

Poèmes

Jean-Pierre Otte

Volume 14, numéro 3 (81), juillet 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Otte, J.-P. (1972). Poèmes. *Liberté*, 14(3), 67–73.

Poèmes de Jean-Pierre Otte

LE PRÉTENDANT DE CENDRES

Assassiné par ma vie, c'est mon temps,
cette gorgée de temps entre mes épaules,
dans la plongée ultime
à l'envers de moi-même,
pour tenter de trancher la meule
de la nuque courbée.

Ce temps que je dépense à tort et
au travers des biez, des veines
en des gestes de branches mortes
qui se cassent sous les pas aveugles.
Regards jetés par la fenêtre,
plumes arrachées, membres miteux,
mains comme des paliers vides, escaliers
effondrés dans le verbe, le vertige.
Lorsque faire surface, c'est s'éteindre
à fleur de bouche,
où la fugitive fraîcheur de la langue
se répand dans la voix emplie de terre.

Agité aux confins des cordages
à dater de cette main gantée
où une lanière coule entre chaque doigt

son corps en cuir de couleuvre.
Hanté par le corsage de l'horizon,
où l'illusion entretient à distance,
les réveils frileux dans les membres défaits,
tachés de vin, de museaux malades,
que jonchent bris de chaises, paroles flétries,
goulots, tesson, alphabet des débris,
herbes maculées de sang,
injures au revers du col échancré,
odeur faisandée de tabac et de sueur.

Entortillé entre deux seins, entre deux lampes,
marchant dans ma poitrine,
suspendu entre mes bras.
Les attelages s'abreuvent dans mes poignets.
Dans les griffes des arbres,
les yeux sont des nids dévastés.
Articulé dans les os, les calculs,
le sémaphore du désœuvré.
Enrôlé dans une cohorte le long des veines,
haie dépenaillée, les gestes ensablés,
la tête versée entre les épaules,
l'haleine de camphre.

Couché en quatrier d'orange bue par le soleil,
dans une courbe d'écorse,
en détente assoupie
dans l'osier gémissant des hanches.
Les jambes m'enserrent dans leur étiau.
Il n'y a plus de regards,
de fuites de truites sous la paupière.
Dans le bras, le geste se fane,
et la main en sueur ne sait glisser
sur le papier sans geindre.

Berné par vents et marées, gaspillé, entravé,
devenant mon passé,
devenant feux éteints et lits défaits,

restes de festin, opéra désolé.
Je ne parviens à regagner le retard
que j'ai sur les bras arqués dans les sillons,
qui fauchent, lient, moissonnent.
Porteur de cette soif,
qui déchire dans l'épaule
les voiles arides en poussière,
je ne me retrouve plus, sinon dans l'éclipse
où je sors glaner pour la famine
les messages décortiqués,
semences, racines blanchies, herbes amères.

Le sexe est un petit désordre de peau
dans la main oubliée.
Les femmes se relèvent
de l'étable de mes jambes,
le ventre plein de bandages,
de gravier dans le sang tiède.
Je ne puis rien transmettre aux passants
entre les deux écluses de ma vie.
Seulement rétablir le niveau dans l'eau meurtrie,
entre le dos vacillant en arrière,
et les regards, les envies jetées en aval,
en m'emplissant de vin, d'épaves,
et permettre aux migrations, aux chalands
de poursuivre en dehors de moi.

Paysage adapté pour le passage des hardes,
gué de gelée dans les os fêlés,
la voie, plaie blanche dans le four à pain,
remplis de pierres qui suent l'eau, la suie.
Le voyageur à son voyage sous la peau,
outré râpeuse qu'il ne peut éventrer
et pénétrer sans livrer ses effluves au vent,
ses semences aux cailloux.

Nous ne sommes que des rampes arrachées
à la malédiction de l'argile,

par les éclairs, les crampes
 qui fouillent la nuit.
 Interlude, chancre de paroles,
 gloître d'aisselle, mansarde
 de l'espace d'outre-mesure.
 Et si, sous la paupière dorée,
 où des êtres en moelle de surreau
 inventent un alphabet de l'évanescence,
 j'ai la voix sans dents creuses,
 la vie sans nids osseux,
 rien en moi n'en permet
 la révélation en chair et en os.

Tout commence où la peau
 se décolle du sang,
 quand je déchire dans l'oeil,
 des feuillets jauniss,
 des nattes de cheveux blanchis.
 Tout commence en dehors de moi,
 de ce qui me concerne,
 de cette sphère lacérée de mes envies.
 Tout se passe outre,
 aux lisières de mes gestes encendrés.

LIGUE AU VENT

Ils viennent du soleil en flammes
 dans ses ossements blancs,
 de derrière leurs épaules,
 d'outre-pensées, augure de plumes rouges,
 liqueur de menthe,
 parlant la langue des pierres
 où s'épanche l'hydromel,
 les yeux de cidre cristallisés.

Dans leurs gestes fanés poussent la bruyère, les grives
le ventre tiède assoupies dans les vignes du sang.
Ils viennent d'une solitude de fagnes,
roulotte d'argile dans un malentendu amer,
hameçons eschés

algèbre de vent
habitant des lucarnes d'osier que fouille
la lumière, habitant l'espace nommé à fleur
de bouche

Hors des normes
émaillés de faines, la tête en fête,
exorcisés de leur pouvoir,
une couronne de polens incendiés,
dégoulinant des résilles du soleil.

Ils viennent dans la brûlure, la blessure,
mousses et clairières,
voyelles à boire dans les palabres du sang,
révélés dans nos yeux l'humide d'un matin
où traînent des astres dévêtus.

HALBACHMÜHLE

Fête des museaux dans le lait
des veines bleues de la Sagne
de la rivière dans l'épaule,
du pain gris et chaud dans la voix.
Fête, dans les brindilles du nid osseux,
de l'oiseau en bilboquet,
plein de voiles, de voyages,
qui s'échappent des vagues de plumes.
Un héron dans la courroie d'eau
une truite entre les ailes prend
son envol, mais en filigrane :

la fuite comme une envie scelle
l'étau d'ongles et de cheveux.

Fête du sarreau et des barques de bois.
L'eau fraîche du rire éclate dans la roche.
Racines blanchies, herbes couchées et blondes,
ferronnerie et croisillons des paupières d'ocre.
Dans la fente de la lame ébréchée,
la bûche écume sa bave blanche.
Les messages creux, les carapaces dorées,
se lisent dans l'oeil,
où l'on arrache des plumes.

La ville dans le gosier de l'oiseau
est pierres et billes jaunes.
L'encre agitée des corbeaux ;
la plume du regard s'étire
dans la crique bleue des yeux.

Ici, les jardins sous la peau,
qui se retournent dans leur sommeil contre
la haie des veines,
sont envahis de fougères, de myrtilliers,
vent bleu ardoise et langue de lavande.

Dans la voix :
des sources gelées se brisent,
souple de neige sur les entrailles noires,
cruches que l'on heurte
dans l'oeil du matin, lait renversé
laine des palabres que le chat écorche.

Le pas dans la trappe des mots
cherche l'échelle de vermouth
pour y descendre boire
dans les chaussures abandonnées,
le genièvre de soleil aigre.
Les hommes, ici, ont des oiseaux dans la poitrine,

un torrent d'injures au revers du col.
Une portée de mulots se débat dans le bras.
Dans la tête pleine de vocables, de pollens,
sous les entrelacs des jambes et des racines,
un escalier de pierres moussues
descend à l'oasis de l'eau qui prend feu.

Point de l'état encombré de meubles,
de combles où les poutres brunes effondrées,
de songes qui ne transportent
que les cendres derrière les murets écroulés
dans la voix pleine de paille rousse,
Quand les yeux sont des peintures écaillées,
les paroles, membres échappés d'un coffre,
et que, dans un cadre de vermouth,
la laine, les veines, et les allées, et les voix,
sont tissées en un tamis d'osier
qui filtre la poudre bleue des papillons
épinglés à la pelote du coeur.

Ni de l'état des illusions couchées,
une plaie rouge plongeant dans le ventre ;
des encriers renversés,
les jupes retroussées
de la gamine blonde qui regarde
le sang brun maculer ses doigts oubliés.
Ma bouche n'est pas une perte de rails.

Je ne tiens pas de la patte folle
qui devient bleue dans l'alcool,
de bandages de voyelles meurtries,
de cette paille de verre dans l'épaule et la hanche.
Je ne suis pas un trou lacéré de cernes
qui creuse dans une fosse fourmillante de sourires.

JEAN-PIERRE OTTE

(Extrait de « Textes pour des noces »)